

Intempérance et piété chrétienne : les *voyageurs* canadiens et l'implantation des missions catholiques chez les Autochtones d'Abitibi-Témiscamingue 1836-1863

Intemperance and Christian piety: Canadian voyageurs and the establishment of the Catholic missions among the Aboriginal people of Abitibi-Témiscamingue, 1836-1863

Guillaume Marcotte

Volume 12, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026784ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1026784ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (2014). Intempérance et piété chrétienne : les *voyageurs* canadiens et l'implantation des missions catholiques chez les Autochtones d'Abitibi-Témiscamingue 1836-1863. *Rabaska*, 12, 57–87.
<https://doi.org/10.7202/1026784ar>

Résumé de l'article

Le présent article traite du rôle potentiel qu'ont pu jouer les *voyageurs* canadiens dans l'acceptation du catholicisme chez les Autochtones d'Abitibi-Témiscamingue entre 1836 et 1863. Ces engagés de la traite des fourrures, malgré certains comportements jugés immoraux qui leur sont reprochés, sont présentés ici comme des auxiliaires des prêtres et généralement favorables à l'implantation des missions catholiques en territoire amérindien. La conversion rapide des Autochtones à la nouvelle foi pourrait être liée, en partie, à la présence soutenue des *voyageurs* canadiens d'héritage catholique, qui sont les étrangers ayant le plus partagé leur quotidien avant l'arrivée des premiers missionnaires en 1836.

Intempérance et piété chrétienne : les *voyageurs* canadiens et l'implantation des missions catholiques chez les Autochtones d'Abitibi-Témiscamingue 1836-1863

GUILLAUME MARCOTTE

Chercheur indépendant, Rapide-Danseur (Québec)

INTRODUCTION

[...] après 16 jours de navigation, nous entrâmes dans le Lac de Témiskaming, que nous passâmes par un bon vent à pleine voile. À environ une demie lieue du poste, nous abatîmes la voile, arborâmes le pavillon ; et nos voyageurs commencèrent leurs chansons. Un instant après, nous vîmes hisser le pavillon du Fort ; et nous aperçûmes bientôt que toute cette belle pointe était garnie de cabanes Sauvages. En effet, en arrivant, nous trouvâmes presque tous les Sauvages réunis, qui nous attendaient avec impatience depuis plusieurs jours. Ils me témoignèrent tous la joie la plus vive.¹

Cet extrait de récit de voyage, daté de 1837, prend de prime abord toutes les allures d'un journal de traiteur de fourrures. Tous les ingrédients semblent réunis : canot, pavillon, *voyageurs*², chansons, poste de traite et « Sauvages ». Pourtant, ces quelques lignes sont issues d'un tout autre type de récit : un compte rendu des missions catholiques données chez les Amérindiens nomades du Moyen-Nord québécois. Ce récit du père Bellefeuille, mettant en scène *voyageurs* et « Sauvages », nous amène à nous intéresser aux interactions entre les différents groupes ethniques présents dans les zones

1. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, « Relation d'une mission faite en l'été de 1837, le long de la Rivière de l'Outawa jusqu'au lac de Témiskaming, et au-delà jusqu'au Lac d'Abbitibi dans le District de Monseigneur de Juliopolis », dans *Rapport de l'Association de la propagation de la foi, établie à Montréal*, n° 2, 1840b, p. 31.

2. Nous retenons ici la définition de *voyageur* élaborée par l'historienne Grace Lee Nute (*The Voyager*, New-York, Appleton, 1931) : les canoteurs canadiens-français employés au transport (qu'ils soient saisonniers ou hivernants, engagés par les compagnies ou libres sur le territoire) qui ont eu à un moment ou un autre des expériences liées à la traite des fourrures avec les Autochtones. Bien que ce métier ait été exercé par des gens d'autres origines ethniques (Iroquois ou Orcadiens par exemple), la présente recherche ne s'intéresse qu'aux *voyageurs* canadiens, d'héritage francophone et catholique. Lorsque nous parlons de gens d'origine européenne en général, nous employons le terme Eurocanadien.

peuplées majoritairement d'Autochtones³. Le deuxième tiers du XIX^e siècle est particulièrement riche en ce qui concerne l'Abitibi-Témiscamingue⁴. Une grande entreprise missionnaire voit alors le jour, dans un contexte incluant le déclin de la traite des fourrures chez les Autochtones, la réorientation de la main-d'œuvre canadienne et le début des activités forestières dans la région⁵.

Dès les premières années des missions catholiques⁶, et durant tout le XIX^e siècle, les Autochtones d'Abitibi-Témiscamingue se convertissent peu à peu au catholicisme prêché par les prêtres de passage. On peut bien sûr se questionner sur la valeur réelle de ces conversions. L'anthropologue Claude Gélinas fait remarquer que plusieurs auteurs l'ont fait, souvent d'un point de vue ethnocentrique⁷. Il a lui-même tenté de comprendre comment les Atikamekw de la Haute-Mauricie ont accueilli les missionnaires depuis 1837. Il arrive à la conclusion que les missions catholiques étaient bien sûr des manifestations religieuses, mais aussi d'esprit pratique de la part des Autochtones⁸. En ce qui concerne les Amérindiens d'Abitibi-Témiscamingue, nous savons qu'en moins de quinze ans ils se sont presque tous convertis⁹.

On pourrait légitimement se demander quel rôle les *voyageurs* canadiens employés dans la traite des fourrures ont joué dans l'implantation des missions catholiques d'Abitibi-Témiscamingue. En effet, ces hommes sont ceux qui ont le plus partagé le quotidien des Autochtones pendant de nombreuses décennies avant l'arrivée en 1836 du père Bellefeuille, premier missionnaire à atteindre le lac Témiscamingue¹⁰. Ce prêtre fait lui-même remarquer que

3. Différents groupes aborigènes fréquentent à l'époque les comptoirs de traite et les missions. Comme l'identification précise de ces groupes dépasse la portée de cette recherche, nous nous contenterons ici de les désigner simplement comme Autochtones ou Amérindiens.

4. Afin d'alléger la lecture de ce texte, le territoire nommé ici Abitibi-Témiscamingue désignera la zone comprise entre l'embouchure de la rivière Dumoine au sud et le poste d'Abitibi au nord, et entre le Fort Témiscamingue à l'ouest et la source de la rivière des Outaouais à l'est (l'avant-poste du Lac à la Truite). Voir la carte p.61.

5. Nous tenons à remercier sincèrement Richard Lefebvre, Leila Inksetter, Jocelyn Jouan et les éditeurs, qui nous ont grandement aidé, grâce à leurs commentaires, à améliorer la première version de ce texte.

6. Les activités religieuses connues généralement sous le nom de missions catholiques se caractérisent dans le Québec du XIX^e siècle par le passage de prêtres aux lieux de rassemblement estivaux des Autochtones nomades, ou encore dans les nouveaux établissements de colons. Ces visites ont pour principaux buts la conversion au catholicisme des Amérindiens et la desserte religieuse de toutes ces populations. Dans le présent texte, le terme « mission catholique » ne désignera que les missions données en territoire peuplé majoritairement d'Autochtones. De telles missions existaient, outre en Abitibi-Témiscamingue, en Haute-Mauricie, au Saguenay-Lac-St-Jean et sur la Côte-Nord.

7. Claude Gélinas, « Les Missions catholiques chez les Atikamekw (1837-1940) : manifestations de foi et d'esprit pratique », dans *Études d'histoire religieuse*, vol. 69, 2003, p. 83-99.

8. *Ibid ; Id., La Gestion de l'étranger. Les Atikamekw et la présence eurocanadienne en Haute-Mauricie 1760-1870*, Québec, Septentrion, 2000.

9. Gaston Carrière, *Histoire documentaire de la Congrégation des missionnaires oblates de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada. 1^{ère} Partie : De l'arrivée au Canada à la mort du fondateur (1841-1861) Tome III*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1961, p. 196.

10. Bien que des prêtres catholiques aient déjà visité la région au XVII^e siècle, ce n'est qu'en 1836

les *voyageurs* sont admirés par leurs supérieurs en raison, entre autres, de « leur adresse pour traiter avec les sauvages qui sympatisent [*sic*] avec les Canadiens français mieux qu'avec tout autre peuple¹¹ ». Sans vouloir en ce qui nous concerne analyser la valeur des conversions autochtones, nous nous questionnerons ici à savoir comment les *voyageurs* canadiens ont pu contribuer à celles-ci, directement ou indirectement.

Peu d'auteurs se sont sérieusement intéressés au rapport que les *voyageurs* canadiens du XIX^e siècle ont pu avoir avec le catholicisme. Il faut surtout souligner ici le travail de l'historienne Carolyn Podruchny¹², qui, dans son ouvrage *Les Voyageurs et leur monde*, décrit les principales manifestations religieuses de ces hommes impliqués dans la traite des fourrures entre 1760 et 1821. Parmi les pratiques religieuses qu'elle documente, citons à titre d'exemples l'offrande rituelle à sainte Anne avant d'entrer en pays amérindien, le simulacre de baptême¹³ des *voyageurs* novices sur la rivière des Outaouais, les vœux et prières prononcés devant le danger imminent, ou encore les sépultures catholiques. Son analyse fait également ressortir le mélange entre pratiques magiques paysannes et catholicisme présent dans la spiritualité des *voyageurs*. Cet amalgame, combiné à un éloignement des centres religieux de la vallée du Saint-Laurent, aurait été propice, dans une certaine mesure, à l'intégration de rites autochtones. Ce syncrétisme se serait fait sentir entre autres dans l'utilisation d'un ancien site sacré autochtone comme lieu du baptême des *voyageurs* novices sur l'Outaouais, ou encore dans l'offrande de biens à la « mère des vents » lors de traversées périlleuses.

L'originalité de la présente recherche consiste ici, d'une part, à documenter le rapport au catholicisme que les *voyageurs* canadiens ont pu entretenir dans une région somme toute assez rapprochée de la vallée du Saint-Laurent : l'Abitibi-Témiscamingue. Cette région est en effet beaucoup moins éloignée de Montréal que les Prairies, la région de l'Athabasca, ou encore les Montagnes Rocheuses. D'autre part, nous nous intéressons au rôle que ces

qu'on commence à desservir les Autochtones sur une base régulière. Le concept de « première mission » se réfère donc, tout au long du texte, à cette date.

11. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 61.

12. Carolyn Podruchny, *Les Voyageurs et leur monde. Voyageurs et traites de fourrures en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 51-82. D'autres se sont également intéressés au fait religieux chez les coureurs de bois sous le Régime français. Voir à ce sujet : Gilles Havard, *Empire et métissage. Indiens et Français dans le Pays d'en Haut 1660-1715*, Sillery, Septentrion ; Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003, p. 723-726. Havard présente le coureur de bois comme plus apte que les élites de la colonie à aborder la religion de façon syncrétique, en raison de ses origines paysannes. En absorbant certains traits autochtones, il ne s'acculture, toutefois, que de façon « formelle ».

13. Ce rituel est toujours en usage à l'époque des premières missions catholiques en Abitibi-Témiscamingue, sous une forme modifiée. Voir la description qu'en fait le père Dupuy en 1836 : J. B. Dupuy, « Journal d'un voyage fait à Temiskaming en 1836 », dans *Rapport de l'Association de la propagation de la foi, établie à Montréal*, n° 1, 1839, p. 35.

voyageurs ont pu jouer dans l'acceptation du catholicisme, présenté par les pères missionnaires, chez les Autochtones d'Abitibi-Témiscamingue : sujet peu ou pas abordé dans la littérature jusqu'à présent. Malgré un portrait tout en nuances, nous émettons l'hypothèse que la présence des *voyageurs* canadiens a favorisé l'implantation des missions catholiques chez les Autochtones d'Abitibi-Témiscamingue entre 1836 et 1863, soit entre la première mission donnée au lac Témiscamingue et l'établissement permanent des prêtres à cet endroit. Ces *voyageurs* ont pu jouer ce rôle autant comme employés des missionnaires (en échange d'un salaire) qu'en tant qu'engagés ou ex-engagés des compagnies pelletières.

Nous commencerons en dressant le portrait des *voyageurs* et des compagnies de traite des fourrures dans la région, plus particulièrement la Hudson's Bay Company (Compagnie de la Baie d'Hudson, désormais HBC) à l'arrivée des missionnaires. Ensuite, nous traiterons du projet missionnaire dans ses phases de préparation et d'implantation sur le terrain. Enfin, les rapports qu'entretiennent les *voyageurs* canadiens avec le catholicisme seront scrutés de près, afin de documenter cet aspect précis du problème de recherche¹⁴. En effet, c'est en décrivant de façon exhaustive leurs comportements que nous serons en mesure de démontrer leur potentielle influence sur les conversions autochtones.

TRAITE DES FOURRURES ET MISSIONS CATHOLIQUES EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

Les Autochtones qui occupent le territoire de l'Abitibi-Témiscamingue n'en sont pas, en 1836, à leur première rencontre avec des Eurocanadiens, loin s'en faut. Depuis la fin du XVII^e siècle, ils sont en contact annuellement avec des traiteurs de fourrures qui établissent des postes sur les principales voies d'eau de la région. La main-d'œuvre eurocanadienne employée pour le transport demeure, même après la conquête britannique, essentiellement canadienne et d'héritage catholique. Ce sont donc ces Canadiens qui sont les plus nombreux à interagir avec les Autochtones avant l'arrivée des missionnaires.

La traite et sa main-d'œuvre

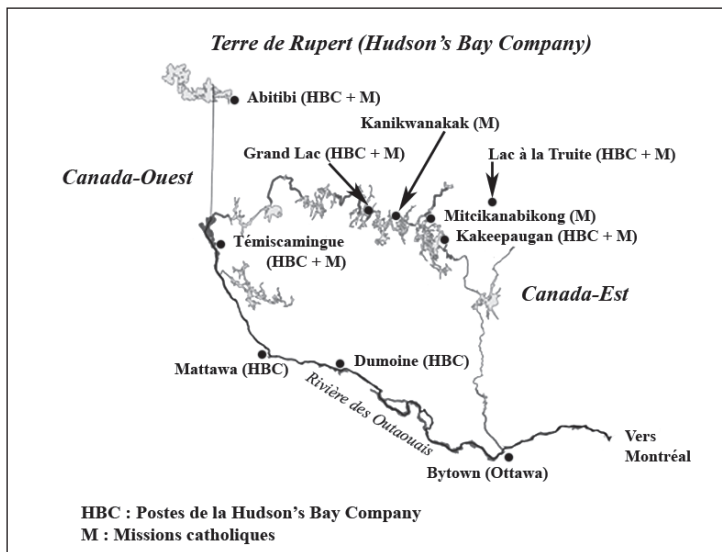
Le territoire connu par les traiteurs de fourrures sous le nom de district de Témiscamingue¹⁵ a été successivement occupé, à partir du sud, par des traiteurs français, des marchands britanniques et canadiens indépendants, puis par la North West Company (Compagnie du Nord-Ouest, désormais Nwc) qui

14. Les principales sources documentaires consultées pour cette recherche demeurent les comptes rendus et les journaux de voyage des missionnaires. Certaines données ont également été tirées des archives de la HBC (HBCA).

15. Toutes les données liées à l'historique de la traite en Abitibi-Témiscamingue sont tirées de : Elaine Allan Mitchell, *Fort Timiskaming and the Fur Trade*, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1977.

achète les postes de traite de la région en 1795. Au tout début du XIX^e siècle, ce territoire englobe une bonne partie de l'ouest québécois et du nord-est ontarien. Venant de la baie James au nord, les traiteurs de la HBC commencent à s'installer dans cette même région en 1784. Leurs progrès en matière de commerce avec les Autochtones sont plutôt lents et ils ne s'établiront jamais au sud de la ligne de partage des eaux. Après une lutte acharnée entre les deux grandes compagnies rivales, on assiste en 1821 à une fusion donnant naissance à une nouvelle entité, qui conserve toutefois le nom de la HBC. Cette « nouvelle » HBC conserve l'habitude de la NWC, en Abitibi-Témiscamingue du moins, d'employer massivement des Canadiens. Elle restructure dans les années qui suivent les districts de traite en Abitibi-Témiscamingue pour en arriver en 1823 à un nouveau district de Témiscamingue, fortement réduit en superficie. Celui-ci n'inclut désormais que le Fort Témiscamingue, le Grand Lac et leurs avant-postes respectifs. Certains postes voisins continuent toutefois d'entretenir des liens commerciaux et de communication étroits avec le Fort Témiscamingue, comme par exemple les postes d'Abitibi ou de la rivière Dumoine.

Jusque dans les années 1830, la HBC jouit d'un monopole de fait quasi absolu en Abitibi-Témiscamingue. Un nouveau joueur vient toutefois troubler ce succès commercial en 1836, signe de la progression de la colonisation dans la vallée de l'Outaouais. Les entrepreneurs forestiers McConnell établissent en effet des chantiers au pied du lac Témiscamingue cette année-là, arrivant



**Les principaux établissements de traite des fourrures
 et les missions catholiques en Abitibi-Témiscamingue cités.**
 Carte réalisée par l'auteur.

de l'aval de l'Outaouais. Malgré le fait que leurs activités ne concernent en principe que la coupe et l'équarrissage du bois, les frères McConnell n'hésitent toutefois pas à pratiquer la traite des fourrures avec les Autochtones, de façon occasionnelle.

Présente depuis 1821 dans sa nouvelle forme, la HBC entretient un vaste réseau de postes et d'avant-postes de traite partout dans la région. Malgré une nouvelle concurrence qui se fait de plus en plus présente, c'est toujours elle qui domine le commerce pelletier en Abitibi-Témiscamingue, principalement à l'aide de ses employés directement issus de la longue tradition des coureurs de bois : les *voyageurs* canadiens.

Le XIX^e siècle, toutefois, voit décliner le métier de *voyageur*. À l'apogée de la traite des fourrures en Amérique du Nord, entre 1800 et 1821, environ 3 000 *voyageurs* sont présents sur ce vaste territoire¹⁶. Ce nombre ne cesse par la suite de décroître. Le commerce du bois au Canada connaît, quant à lui, un grand essor, suite au blocus continental de Napoléon en Europe au tout début de ce siècle. Cette industrie en pleine croissance nécessite une quantité énorme de travailleurs saisonniers et permanents¹⁷. Attirés par ces nouvelles opportunités d'emplois, les Canadiens délaissent peu à peu la traite pour se faire bûcherons ou draveurs. La rationalisation du personnel qui suit la fusion de la NWC et de la HBC contribue aussi à l'accentuation du phénomène. En Abitibi-Témiscamingue, plusieurs dizaines de Canadiens trouvent tout de même de l'emploi au sein de la nouvelle HBC, principalement comme *voyageurs* hivernants¹⁸.

Les traiteurs de fourrures (*bourgeois* ou *voyageurs*), pendant longtemps seuls étrangers présents en pays autochtone, représentent donc les acteurs uniques qui entrent en relation avec les Amérindiens du territoire qui nous intéresse. En 1836, de nouveaux étrangers entrent à leur tour en Abitibi-Témiscamingue : les missionnaires catholiques. Fruit d'une action bien planifiée et ayant des visées religieuses, sociales et politiques, les missions catholiques sont implantées par des prêtres devant composer d'une part avec une population autochtone attachée à ses pratiques traditionnelles en matière de religion et d'occupation du territoire, et d'autre part avec une petite population eurocanadienne reliée à la traite des fourrures.

La mise en place du projet missionnaire

Le projet missionnaire qui se développe au Bas-Canada dans le premier tiers du XIX^e siècle prend racine dans le désir du clergé catholique canadien

16. Carolyn Podruchny, *op. cit.*, p. 4.

17. Fernand Ouellet et René Dionne, *Journal du père Du Ranquet, S.J. 1843*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 2000, p. 45-46.

18. « Moose Factory Abstracts of Servant's Accounts », 1821-1863, HBCA, B.135/g/1-45.

de reprendre une place dominante au sein de la société. Cet élan est nommé ultramontanisme. Héritier lointain des idées nées de la Contre-Réforme et mouvement étroitement lié aux campagnes de tempérance, il se manifeste au Bas-Canada entre autres par les tentatives du clergé de regagner la faveur des catholiques et de convertir les Autochtones encore « infidèles »¹⁹. Convertir, pour les missionnaires d'alors, ne signifie pas seulement faire passer un peuple d'une religion à une autre, mais également sédentariser et rallier à la culture dominante les nomades des forêts du nord du pays. La défaite des Patriotes en 1837-1838 ouvre encore plus la porte au mouvement ultramontain, en mettant de côté les forces sociales qui s'y opposent²⁰.

Non seulement l'Abitibi-Témiscamingue se présente-t-elle comme un territoire « infidèle » à convertir, mais elle abrite de surcroît une petite population déjà catholique à desservir : les *voyageurs*. Le père Bellefeuille écrit en 1837 :

Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer ici que cette mission [de Témiscamingue] est en outre bien utile à bon nombre de voyageurs et engagés, tous Canadiens, que l'on rencontre dans chacun de ces postes, et dont quelques uns passent bien des années privés des secours de la religion, et d'autres même s'y établissent, et prennent des femmes parmi ces nations Sauvages²¹.

L'abbé Poiré en appelle quant à lui, quelques années plus tard, à pousser les missions jusqu'à Moose Factory, à la baie James, où les missionnaires trouveraient de nombreux *voyageurs* canadiens en plus des Autochtones²². Preuve que la clientèle canadienne est suffisamment nombreuse pour servir d'argument à l'implantation missionnaire, l'un des deux prêtres de la mission de 1839 est spécialement chargé du ministère des *voyageurs* canadiens²³, même si l'objectif principal demeure la visite des Amérindiens.

On peut ajouter que l'expansion forestière et agricole sur la rivière des

19. Le terme « infidèle » est constamment utilisé dans les écrits des missionnaires catholiques canadiens au XIX^e siècle. Cette étonnante reprise du vocabulaire associé aux Musulmans à une époque antérieure mérite ici d'être soulignée. Nous remercions Richard Lefebvre pour avoir attiré notre attention à ce sujet.

20. Sur l'ultramontanisme : Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 29-30, 48-49 ; Marc Riopel, *Sur les traces des Robes Noires au Témiscamingue. L'implantation du catholicisme sur les rives du lac Témiscamingue*, Val d'Or, Société d'histoire du Témiscamingue, 1991, p. 5 ; Nadia F. Eid, *Le Clergé et le pouvoir politique au Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, p. 5. Sur la volonté de convertir : Claude Gélinas, 2000, *op. cit.*, p. 289.

21. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 42.

22. Charles Poiré, « Extrait du journal d'une mission faite en 1839, aux lacs Témiscaming et Abbitibi, au Grand-Lac et au lac La Truite, &c. par Messrs. Poiré et Moreau », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec, qui sont secourues par l'Association de la propagation de la foi*, n° 2, 1840, p. 58.

23. Charles-Édouard Poiré, « Relation d'une mission faite en l'été de 1839, le long de la rivière de l'Ottawa, jusqu'au lac de Témiskaming, &c », dans *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, n° 3, 1841, p. 9.

Outaouais appelle à l'époque à une action missionnaire mieux organisée, à la fois pour desservir les Autochtones et les catholiques eurocanadiens, ces derniers se retrouvant comme suit : colons et bûcherons dans la vallée inférieure de l'Outaouais ; *voyageurs* et bûcherons au Témiscamingue ; et *voyageurs* en Abitibi. Les mouvements de tempérance et l'ultramontanisme se présentent alors comme de véritables forces aidant à la création des missions catholiques²⁴.

C'est au cours des années 1830 qu'on commence à planifier sérieusement l'implantation de missions en Abitibi-Témiscamingue. Dans ce grand projet, c'est l'évêque de Montréal, M^{gr} Lartigue, qui dirige les préparatifs pour envoyer des prêtres au nord de son diocèse. Le financement est apporté par l'Association de la propagation de la foi, avec l'aide matérielle de la Hbc qui offre ses canots²⁵.

Les missions sont confiées tour à tour à divers ordres religieux. On envoie un sulpicien (Bellefeuille) comme responsable des missions catholiques de 1836 à 1838. Comme les sulpiciens refusent par la suite de poursuivre leur engagement à cet effet, M^{gr} Lartigue choisit ensuite deux prêtres séculiers, Poiré et Moreau. On suggère en 1839 d'utiliser les jésuites pour prendre la relève. La participation du père Du Ranquet, s.j., à la mission de 1843 est peut-être liée à cette requête, mais demeure une exception. Les prêtres séculiers sont finalement remplacés par les oblats de Marie Immaculée en 1844, nouvellement établis à Bytown (Ottawa)²⁶.



**L'abbé Charles-Édouard Poiré,
missionnaire en Abitibi-Témiscamingue de 1839 à 1842.**

Source : Société historique de Saint-Boniface, Shsb 475.

24. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 29-30.

25. Marc Riopel, *op. cit.*, p. 5, 59.

26. *Ibid.*, p. 13-15 ; Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 30.

Les missions catholiques d'Abitibi-Témiscamingue sont fondées les unes à la suite des autres et se tiennent généralement sur les sites des postes de traite de la HBC, lieux de rassemblement des Autochtones et des *voyageurs* en saison estivale. Elles ne sont donc visitées par les prêtres que durant les semaines d'été, où ceux-ci parcourent le territoire en canot d'écorce d'un poste à l'autre. Témiscamingue (sur le lac du même nom) est fondée en 1836 ; Abitibi (aussi sur le lac du même nom) en 1837 ; Grand Lac (sur le Grand Lac Victoria) en 1838 ; le Lac à la Truite (sur le lac des Augustines) en 1839 (voir la carte supra). Dans le secteur du Grand Lac, la présence de quelques petits avant-postes de la HBC rend plus complexe le rassemblement de tous les Autochtones de l'est de la région. Même si la mission du Grand Lac semble se poursuivre d'année en année, on tente aussi d'attirer les Autochtones affiliés à ce poste en un lieu mitoyen situé entre cet établissement et ses avant-postes, plus loin également de l'influence de certains traiteurs. En 1841, une mission est conséquemment donnée à Mitcikanabikong (sur le lac Barrière), nommée en français La Barrière. Ce lieu de rassemblement n'est pas à l'époque sur le site d'un poste de traite. En 1842, on préfère un endroit nommé Kanikwanakak, situé sur l'Outaouais entre Mitcikanabikong et le Grand Lac (tout près de l'actuel pont de la route 117 enjambant la rivière des Outaouais, dans la réserve faunique La Vérendrye). On y donne une mission annuellement jusqu'en 1844, après quoi elle semble délaissée par les prêtres. Mitcikanabikong a une durée de vie plus longue et est visitée régulièrement par la suite. En 1851, un nouvel avant-poste de la HBC est ouvert à Kakeepaugan (au lac Cabonga) et est peut-être aussi desservi par les missionnaires, jusqu'à sa fermeture dans les années 1870. Plus au sud, le long de l'Outaouais, les petits établissements sommaires de la HBC à la rivière Dumoine et à Mattawa (situés respectivement aux embouchures des rivières portant leurs noms) sont visités par les missionnaires de passage, en route vers les missions plus importantes au nord²⁷.

27. Il est pertinent d'ajouter ici qu'il nous revient d'avoir clarifié la localisation précise de ces missions, de même que leurs dates de fondation. Les quelques auteurs ayant étudié le sujet n'ont malheureusement pas réussi à correctement illustrer la chronologie ou l'emplacement géographique des missions dans ce secteur. Sur ces études antérieures, voir : Marc Riopel, *op. cit.* ; Gaston Carrière, *op. cit.* ; *Id.*, *Le Père Jean-Pierre Gueguen o.m.i. Un grand voltigeur*, Guérin, Éditions de la société historique Rivière des Quinze, 1978 ; Roland Viau, « L'Autopsie d'un contact 1600-1900 », dans *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue* sous la direction de O. Vincent, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, p. 146-159. Sur l'établissement des missions aux sources de la rivière des Outaouais, voir : Claude Gélinas, 2000, *op. cit.*, p. 187, 199 ; Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 230-234 ; E. Latulipe, *Visite pastorale de Monseigneur Lorrain évêque de Pembroke chez les Algonquins du Grand Lac Victoria et du lac Barrière*, Québec, Imprimerie S.-A. Demers, 1902, p. 33 ; P. Andrieux, « Missions du St-Maurice. Lettre du R. P. Andrieux, O.M.I. à un père de la même Société », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec et autres qui en ont fait ci-devant partie*, n° 11, 1855, p. 29 ; J. N. Laverlochère, « Extrait d'une lettre du R. P. Laverlochère, Oblat de Marie immaculée, au R. P. Guigues, Visiteur général des missions du Canada », dans *Annales de la propagation de la foi*.

De façon générale, la HBC voit d'un bon œil l'arrivée des premiers missionnaires en Abitibi-Témiscamingue. Il s'agit après tout pour elle d'une œuvre « civilisatrice » vertueuse. Elle exprime néanmoins de sérieuses réserves. Le désir des prêtres d'éventuellement sédentariser les Autochtones ne fait pas son affaire, puisqu'elle dépend du nomadisme des chasseurs pour s'approvisionner en fourrures²⁸. Elle sait aussi qu'elle n'a aucun moyen légal d'empêcher les missionnaires de s'établir au sud de la ligne de partage des eaux. En ce qui concerne le poste d'Abitibi toutefois, situé dans le bassin hydrographique de la baie James, la HBC prétend détenir des droits sur le sol même du territoire²⁹. Même si le gouverneur de la compagnie, sir George Simpson, croit que les missions catholiques sont utiles, il désire toutefois limiter leur expansion au nord. L'arrivée d'un ministre méthodiste à la baie James (à sa demande) en est la preuve. Devant des employés protestants suivant strictement les ordres de leur supérieur, les missionnaires éprouvent bien des difficultés à fonder une mission au lac Abitibi. Les politiques du clergé canadien réussissent pourtant à défaire les plans du gouverneur à cet endroit³⁰.

C'est en 1860 que naît l'idée de fonder un établissement religieux³¹ permanent en Abitibi-Témiscamingue. Le projet se concrétise en 1863 et est l'œuvre des pères oblats. Installé aux bords du lac Témiscamingue, juste en face du poste de la HBC, ce premier établissement fixe a comme principaux buts d'offrir une base pour augmenter le nombre de missions, visiter les nouveaux chantiers forestiers du secteur et augmenter l'influence des pères.

Une fois le projet missionnaire bien organisé et financé, les prêtres se lancent à l'assaut des « terres infidèles » d'Abitibi-Témiscamingue. Ils ne sont

Recueil périodique des lettres des évêques et des missionnaires des missions des deux mondes, et de tous les documents relatifs aux missions et à l'œuvre de la propagation de la foi, n° 17, 1845a, p. 263-264 ; *Id.*, « Lettre du Rev. Père Laverlochère à M^{gr} l'Archevêque de Québec », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec et autres qui en ont ci-devant fait partie*, n° 6, 1845b, p. 127-128 ; *Id.*, « Lettre du R. P. Laverlochère, missionnaire olat de Marie immaculée, au R. P. Bellon, de la même société », dans *Annales de la propagation de la foi. Recueil périodique des lettres des évêques et des missionnaires des missions des deux mondes, et de tous les documents relatifs aux missions et à l'œuvre de la propagation de la foi*, n° 18, 1846, p. 459. Sur la localisation de Kanikwanakak, voir : Robert Bell, « The Noddawai River and its tributaries, South-East of James Bay (Canada). From the surveys of Robert Bell, M.D., L.L.D. », Bibliothèque et Archives Canada (Bac), 1895-1896, NMC 19264. Sur la localisation de Mitikanabikong/La Barrière, voir : « Plan of Bronsons & Weston's and Young's Gatineau Limits, 189?, attribué à Antoine Charest », Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), P228, S1, P5. Sur la localisation de Kakeepaugan, voir : Ministère des Terres et Forêts, *Région de l'Outaouais. Description des cantons arpentés et explorations de territoires. De 1889 à 1908*, [s.l.], Ministère des Terres et Forêts, 1908, p. 159. Sur la localisation du Grand Lac et du Lac à la Truite, voir : Angus Cameron, « An Indian Map of Temiscaming District », 1842, HBCA, E.41/43.

28. Claude Gélinas, 2000, *op. cit.*, p. 190-193.

29. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 208. Le poste d'Abitibi est situé sur la Terre de Rupert.

30. *Ibid.*, 36 ; Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 52.

31. Marc Riopel, *op. cit.*, p. 17.

pourtant pas seuls pour réussir dans leur entreprise : des hommes sont engagés pour les transporter en canot d'écorce sur les voies d'eau de la région. Ils ont en outre à composer avec la présence antérieure de nombreux *voyageurs* canadiens au service des compagnies pelletières, qui ont eux-mêmes leurs propres rapports au catholicisme.

LES VOYAGEURS CANADIENS DIFFUSENT LE CATHOLICISME

En 1839, les missionnaires Poiré et Moreau qui partent en direction du nord pour leur tournée annuelle reçoivent des instructions claires en ce qui concerne la conduite des *voyageurs* qui leur serviront à se déplacer sur les lacs et rivières. À elles seules, ces instructions de l'évêque de Montréal révèlent très bien les réticences qu'on a envers ces Canadiens spécialisés dans le canotage :

Comme il est important que les domestiques de la foi en imposent aux Infidèles, et leur donnent par leur régularité une haute idée de notre S^{te} Religion, vous aurez soin avant tout que vos hommes soient un sujet d'édification pour tous ceux qui n'ont pas encore le bonheur d'y appartenir. Pour cela, prescrivez leur au commencement du voyage un règlement de vie que vous leur ferez observer aussi exactement que possible. Établissez 1^o que la prière se fera en commun soir et matin. 2^o que tous assisteront à la messe, chaque fois qu'elle se célébrera, soit en route soit aux Postes : 3^o que l'on chantera sur le canot, sans pour cela s'arrêter, à certaines heures de la matinée et de l'après midi, quelques litanies & cantiques, afin que les louanges de Dieu et de la Bien Ste Vierge retentissent partout [...] Il vous sera facile de styler vos voyageurs à répondre *ora pro nobis* ou à répéter quelques couplets de cantiques, qui tiendront la place des chansons profanes que vous ne devez point souffrir de tout le voyage. 4^o Dans les Postes ou il vous faudra séjourner, ils demeureront dans le logement que vous leur assignerez ; et ils ne s'absenteront qu'avec la permission d'un des Missionnaires. Il est beaucoup à désirer que vous puissiez les héberger dans quelque lieu retiré de manière qu'ils n'aient point ou peu de rapports avec les Sauvages. L'essentiel est que vous les occupiez, pour leur faire éviter l'oisiveté, et les mettre en état de rendre service aux Missions. [...] 5^o Que vos hommes soient bien prévenus que les blasphèmes, l'ivrognerie, les querelles et autres vices scandaleux ne seront en aucun tems soufferts parmi eux. 6^o Vous les exhorterez à se confesser dans le cours du voyage ; et vous veillerez à ce qu'il n'y ait entr'eux et les Sauvages aucune liaison suspecte. Vous leur ferez sentir en toute occasion, qu'étant à la suite des Missionnaires, ils ne doivent rien faire devant Dieu et devant les hommes qui puisse les déshonorer³².

L'évêque de Montréal et les missionnaires ont raison de s'inquiéter. C'est que les *voyageurs* canadiens, souvent à l'intérieur des terres pendant de

32. « Instructions à Mrs Poiré et Morau [sic] missionnaires de Temiskaming et autres postes du Diocèse de Montréal », 1839 [copie], f. 4-6, BANQ, Centre d'archives de Rouyn-Noranda (BANQ -AT), Fonds Donat Martineau. S3, SS3, D4, P26.

très nombreuses années, ont bien mauvaise réputation en ce qui concerne l'intempérance³³, le libertinage³⁴, ou l'impiété en général. Le traiteur Daniel William Harmon, plus à l'ouest au tout début du XIX^e siècle, écrivait même dans ses mémoires que les Canadiens au service de la Nwc n'ont pas plus de sens de la religion (chrétienne) que les Autochtones eux-mêmes³⁵. C'est donc avec cette idée en tête que les missionnaires entreprennent leurs voyages, même si le constat qu'ils feront par la suite s'avérera beaucoup plus nuancé. Ceux qu'ils pressentent comme des ennemis de la foi deviendront peut-être les principaux alliés de leur quête apostolique.

Concernant les principales sources utilisées pour décrire les comportements des *voyageurs*, soit les journaux de voyages et les comptes rendus des missionnaires, il importe ici de soulever la question du biais visiblement présent dans ces écrits. Les récits des missions catholiques publiés par les Associations de la propagation de la foi avaient pour but d'inciter les donateurs à la générosité. Les missionnaires se devaient donc, nous pouvons facilement le présumer, de « vendre » leur projet. C'est donc sous cet angle que nous devons lire leurs témoignages. Loin de décrire une vérité objective, le discours missionnaire met en scène des personnages mettant en valeur le catholicisme, ou le reniant parfois pour être mieux glorifié par la suite, sous les traits de nouveaux convertis ou du missionnaire lui-même. Nous croyons néanmoins qu'il est possible d'accéder à une partie du vécu des *voyageurs* en conservant cette réserve à l'esprit.

Libertinage et alcool : les péchés

Les péchés liés au dogme

En s'arrêtant ici et là dans les postes de la HBC, ou près des habitations d'anciens *voyageurs* devenus libres, les missionnaires remarquent tout de suite le détachement que semblent avoir plusieurs d'entre eux envers la religion. Les mêmes instructions mentionnées plus haut préviennent d'avance les prêtres qu'ils auront à composer avec « de chauds Protestants ou de mauvais catholiques [*sic*] qui se feraient un plaisir malin de voir en [eux] des faibleses pour calomnier l'Eglise ou s'autoriser dans leurs vices³⁶ ». L'abbé Moreau fait quant à lui état au Lac à la Truite de ces hommes de la HBC qui « avaient oublié les prières même les plus familières aux catholiques³⁷ ». En 1843, en

33. Carolyn Podruchny, *op. cit.*, p. 176.

34. *Ibid.*, p. 244.

35. Daniel Williams Harmon, *A Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America*, Toronto, The Courier Press, 1911, p. 236.

36. « Instructions à Mrs Poiré... », *op. cit.*, f. 4.

37. Hippolyte Moreau, « Lettre de M. Moreau à M^{gr}. l'Évêque de Montréal, sur la mission du lac Abbitibi, etc. faite en l'été de 1839 », dans *Rapport de l'Association de la propagation de la foi, établie à Montréal*, n° 3, 1841a, p. 24.

remontant l'Outaouais, les pères rencontrent le *voyageur* Cahier établi près de la rivière Dumoine. Après avoir vu ses enfants, l'abbé Moreau recommande au *voyageur* de descendre aux Allumettes pour recevoir les sacrements, conseil qu'il répète à plusieurs autres. Son adjoint Du Ranquet note :

Je n'ai pas remarqué qu'en général ils répondissent avec beaucoup de détermination qu'ils iraient. Ce sont souvent d'anciens voyageurs ou hivernants qui ont passé une bonne partie de leur vie loin des habitudes chrétiennes ; ils finissent par se marier avec des sauvagesses et choisissent dans ces déserts quelque point où ils se fixent et cultivent³⁸.

Devant les Autochtones nouvellement convertis, qui composent une bonne partie des équipages de la HBC transportant les fourrures de la région à la baie James, les engagés canadiens font figure de personnages très peu pieux. En 1844, un Canadien qui voyage pour la HBC dans la brigade de canots de Témiscamingue, de retour de Moose Factory, dépeint au prêtre ses compagnons amérindiens comme « une troupe de saints³⁹ ». Seulement deux ans après la première mission donnée à Témiscamingue, un employé protestant de la HBC raconte au père Bellefeuille comment il fut étonné de l'assiduité des voyageurs autochtones à faire toutes leurs prières quotidiennes, « donnant en cela le bon exemple aux voyageurs canadiens, et aux Infidèles parmi lesquels ils se trouvaient⁴⁰ ». Contre-exemples par excellence, certains Canadiens vont même écouter les paroles du ministre protestant nouvellement arrivé à Moose Factory en 1840, en n'entraînant qu'un seul Amérindien de Témiscamingue avec eux⁴¹. Parmi ces *voyageurs*, plusieurs venaient sans doute des districts de Témiscamingue et d'Abitibi, de passage à la baie James pour la livraison annuelle des fourrures.

Le libertinage figure aussi au rang des péchés attribués aux Canadiens fréquentant ou vivant sur le territoire autochtone. Ce sont les « liaisons suspectes » auxquelles l'évêque de Montréal fait allusion dans ses instructions de 1839. Les liens sexuels que pourraient entretenir *voyageurs* et « sauvagesses » sont en effet décriés en Abitibi-Témiscamingue comme ailleurs. Le père Dupuy, en 1836, les croit toutefois moins importants qu'ailleurs, en raison du nomadisme qui éloignerait les populations locales des Canadiens⁴². Le désir qu'éprouvent ces derniers pour les femmes autochtones de la région est probablement encouragé par certains Amérindiens qui, selon Du Ranquet,

38. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 147.

39. J.N. Laverlochère, 1845a, *op. cit.*, p. 261.

40. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, « Précis de la relation de la troisième mission de Mr. Bellefeuille à Témiskaming, Abbitibbi et Grand Lac », dans *Rapport de l'Association de la propagation de la foi, établie à Montréal*, n° 2, 1840a, p. 75.

41. Hippolyte Moreau, « Mission du lac Témiskaming, etc., en 1840 », dans *Rapport de l'Association de la propagation de la foi, établie à Montréal*, n° 3, 1841c, p. 30.

42. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 46.

veulent absolument marier leurs filles⁴³ à des Blancs, donnant suite aux dires du prêtre à de nombreux scandales.

Les péchés liés à l'intempérance

La consommation d'alcool dans l'arrière-pays est pour les missionnaires un véritable problème à surmonter. Le désir, bien ancré dans le mouvement ultramontain du milieu du XIX^e siècle, d'éradiquer le phénomène, se manifeste par des campagnes d'adhésion à des sociétés de tempérance. Un seul cas de *voyageur* canadien admis dans une telle société a été répertorié dans le corpus d'archives dépouillé. Il s'agit d'un homme marié à une femme amérindienne de Moose Factory, à la baie James, qui, après avoir déshonoré sa foi par l'ivrognerie se montre toujours sobre en 1848, un an après son adhésion⁴⁴. Pour le reste, l'intempérance générale est constatée par les chroniqueurs missionnaires⁴⁵. Le père Laverlochère décrit longuement ces « pierres de scandale pour nos chers indiens !⁴⁶ ».

Ne se contentant pas de reprocher aux *voyageurs* leur consommation d'alcool, les prêtres critiquent surtout l'habitude qu'ont les traiteurs de fourrure d'en faire le commerce avec les Autochtones, propageant ainsi le vice de l'ivrognerie. Comme les Canadiens sont considérés comme les meilleurs *coureurs de dérrouine*⁴⁷, la colère des missionnaires se dirige en bonne partie sur eux. Des instructions données au père Bellefeuille en 1836 stipulent qu'il devra vérifier si les Blancs vendent de l'eau-de-vie aux Amérindiens⁴⁸. La compétition des entrepreneurs forestiers McConnell et d'autres petits traiteurs indépendants est aux portes du district de Témiscamingue cette même année⁴⁹. Comme cette compétition menace le monopole de la HBC, cette dernière ne semble pas avoir d'autres choix que d'augmenter son trafic d'alcool à l'aide de ses *coureurs de dérrouine*. Les concurrents, eux, n'hésitent pas à le faire⁵⁰. Se félicitant de la tempérance qui fait de grands progrès au poste d'Abitibi, en 1846, le père Laverlochère est celui qui fait la critique la plus virulente au sujet

43. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 166. Il s'agit bien sûr de l'interprétation du missionnaire. La question touchant le libre choix d'un époux chez la femme autochtone, et de ses implications économiques et sociales, dépasse la portée de cette recherche.

44. J. N. Laverlochère, « Mission de la baie d'Hudson. Lettre du Père Laverlochère, O.M.I. à Monseigneur l'Archevêque de Québec », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec et autres qui en ont ci-devant fait partie*, n° 8, 1849, p. 45.

45. Charles Poiré, « Mission du lac Abbitibi », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec, qui sont secourues par l'Association de la propagation de la foi*, n° 5, 1843, p. 119-120 ; Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 206-207.

46. J.N. Laverlochère, 1845b, *op. cit.*, p. 120.

47. Ancienne expression désignant les hommes engagés à aller traiter directement dans les campements des chasseurs amérindiens.

48. Marc Riopel, *op. cit.*, p. 8.

49. Elaine Allan Mitchell, *op. cit.*, p. 158.

50. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 44, 146.

du commerce de l'alcool chez les Autochtones des sources de l'Outaouais :

[...] la proximité des chantiers, la sollicitation des divers marchands de pelleterie qui font opposition à l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, sont deux sources de désordre qui ont déjà fait gémir bien des fois le missionnaire. Voilà pourquoi je persiste à dire qu'il faudrait toujours éloigner les sauvages de tout contact avec les blancs. Si du moins, le missionnaire pouvait constamment résider parmi eux, le respect qu'ils ont pour lui, l'autorité paternelle qu'il a sur eux, en retiendraient un grand nombre dans la sobriété ; et puis sa présence ne retiendrait-elle pas aussi quelques-unes de ces personnes qui, pour un vil intérêt, ne rougissent pas de violer les lois de la nature, de l'Église et de l'état [*sic*], en faisant enivrer les sauvages ?⁵¹.

Tous les missionnaires ne se scandalisent toutefois pas aussi ouvertement. L'abbé Moreau va même jusqu'à distribuer des rations de rhum à son équipage en 1843, pour les encourager à franchir les portages difficiles, s'inscrivant ainsi dans la longue tradition des *voyageurs*⁵². Malgré leur désir de prôner la tempérance, les missionnaires ont donc pu avoir des vues divergentes quant à ce qui est considéré comme une consommation d'alcool abusive.

Le portrait du *voyageur* canadien donné jusqu'ici n'est certes pas reluisant en regard du comportement qu'on attend de la part d'un bon catholique à cette époque. Il ne présente en revanche qu'une seule face de la médaille. Loin de nuire aux missionnaires, plusieurs *voyageurs* travaillent pour le compte de ces premiers, ou se présentent comme les défenseurs de la foi nouvelle en territoire autochtone. Le rôle joué par les *voyageurs* employés par les missionnaires est certes différent de celui joué par les engagés des compagnies pelletières. Les premiers déploient beaucoup d'énergie dans la promotion du catholicisme, mais accomplissent tout cela contre rétribution. Le résultat n'en demeure pas moins une action favorable à l'implantation missionnaire. Les seconds se positionnent sur le plan de la religion de façon plus volontaire. C'est semble-t-il spontanément qu'ils expriment leur adhésion au catholicisme. Également, parmi les *voyageurs* engagés dans la traite des fourrures, les hivernants sont davantage en mesure d'influencer les Autochtones, par leur présence soutenue tout au long de l'année. Ils sont de ce fait beaucoup plus présents dans le quotidien des Amérindiens que les *voyageurs* saisonniers.

51. J. N. Laverlochère, « Mission d'Abbitibbi. Lettre du R. P. Laverlochère à M^{gr} l'Archevêque de Québec », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec et autres qui en ont ci-devant fait partie*, n° 7, 1847, p. 90.

52. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 92.



Portage des Joachims et chantier de bûcherons sur la rivière des Outaouais, 1842. Ce portage est situé à l'entrée sud de l'Abitibi-Témiscamingue, tout près de l'embouchure de la rivière Dumoine.

Aquarelle de Phillip John Bainbriggé (détail).

Source : Bibliothèque et Archives Canada, n.d.

Nager, bâtir et prier : le catholicisme diffusé par les voyageurs

Les voyageurs employés par les missionnaires

Les façons de veiller au transport des missionnaires jusqu'aux missions lointaines et celles relativement près de Montréal diffèrent. Les prêtres qui partent en direction des missions de l'Ouest (Rivière Rouge, Colombie, etc.) prennent généralement place dans les canots de la HBC, qui leur offre gratuitement le passage⁵³. En ce qui concerne les missions d'Abitibi-Témiscamingue, toutefois, il est clair que l'équipage de *voyageurs* transportant les missionnaires est engagé par ces derniers⁵⁴, la compagnie se limitant à leur fournir un canot, souvent de piètre qualité d'ailleurs. Lors de la première mission, en 1836, les missionnaires sont censés embarquer sur un canot de la HBC au départ des Chats (le terminal des bateaux à vapeur sur l'Outaouais). Ce canot et son équipage n'étant plus disponibles, ils doivent engager sur place trois hommes et trouver un nouveau canot⁵⁵. On peut supposer que

53. Benoît Brouillette, *La Pénétration du continent américain par les Canadiens français*, Montréal, Fides, 1979, p. 210 ; Grace Lee Nute, *op. cit.*, p. 10.

54. Elaine Allan Mitchell, *op. cit.*, p. 181 ; Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 70-71, 83 ; « Journal d'une mission faite dans l'Été de 1838, au lac Témiskaming, au lac d'Abittibi, au Grand Lac et au Fort des Allumettes », 1838 [copie], f. 1, BANQ-AT, Fonds Donat Martineau, S3, SS3, D4, P29 ; J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 28-29 ; Charles-Édouard Poiré, *op. cit.*, p. 4 ; Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 64.

55. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 28-29.

c'est cet événement malheureux qui leur fait adopter une nouvelle stratégie les années suivantes. Les prêtres recrutent alors des hommes aux environs de Montréal⁵⁶, parfois aussi dans des paroisses réputées pour leurs *voyageurs*, comme Sorel⁵⁷, ou encore en cours de route sur l'Outaouais⁵⁸. Le salaire offert à ces hommes n'est pas connu⁵⁹, mais doit être intéressant, considérant le fait que Bellefeuille engage en 1837 des hommes d'expérience, loin d'être des « novices, puisqu'ils avaient déjà voyagé jusqu'au-delà des Montagnes de Roches et à la Mer du Nord⁶⁰ ». Nous sommes d'avis que l'engagement de vétérans de la traite pourrait aussi être interprété comme le corollaire d'un manque d'emploi pour cette main-d'œuvre spécialisée de plus en plus désuète.

Exceptionnellement, les missionnaires peuvent engager un *voyageur* de la HBC qui termine son contrat : en 1837 à Abitibi, le père Bellefeuille prend à son bord un nommé Barbier qui quitte cet été-là le service de la compagnie. En échange de son transport jusqu'à Montréal, Barbier offre son expertise comme gouvernail de canot⁶¹. À partir des années 1850, la situation change et les missionnaires doivent, pour une raison qu'on ignore mais qui pourrait être d'ordre financier, prendre place dans les brigades de canots de la HBC pour se rendre d'une mission à l'autre. Cette nouvelle façon de faire cause souvent des problèmes d'ordre logistique, les prêtres ratant parfois le départ des canots⁶².

Les *voyageurs* formant l'équipage font généralement l'ensemble du trajet Montréal-Abitibi-Témiscamingue en canot d'écorce. Pour ce qui est des prêtres, ils s'embarquent parfois aussi à Montréal⁶³, parfois sur un point plus éloigné sur l'Outaouais, comme Bytown (Ottawa) ou encore les Chats. Dans ce cas, ils se rendent à ces derniers endroits en bateau à vapeur⁶⁴.

Parmi l'équipage des premières années (jusque vers 1850), on retrouve presque toujours une bonne part de Canadiens. Par la suite, les prêtres

56. Charles-Édouard Poiré, *op. cit.*, p. 4 ; « Journal d'une mission faite dans l'Été de 1838... », *op. cit.*, f.1 ; Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 19.

57. Charles-Édouard Poiré, *op. cit.*, p. 4.

58. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 28-29.

59. Mis à part en 1836, où le père Bellefeuille paie 15 et 18 piastres par mois à ses *voyageurs*. Il qualifie ces salaires d'élevés. Voir : J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 28.

60. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 18.

61. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 64.

62. A. Pailler, « Mission de Temiskaming, d'Abbitibi et de la baie d'Hudson. Lettre du R. P. A. Paillier, O.M.I. à un père de la même société », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec et autres qui en ont ci-devant fait partie*, n° 10, 1853, p. 81 ; A. M. Garin, « Mission de la baie d'Hudson », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec et autres qui en ont fait ci-devant partie*, n° 12, 1857, p. 4 ; F. X. Déléage, « Mission de la baie d'Hudson. À Sa Grandeur M^{gr} l'Évêque de Bytown », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec et autres missions qui en ont ci-devant fait partie*, n° 13, 1859, p. 132-135.

63. Plus précisément à Lachine. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840a, *op. cit.*, p. 73 ; Id., 1840b, *op. cit.*, p. 17.

64. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 70-73 ; J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 27-28.

voyagent avec des équipages engagés au service de la HBC, formés presque exclusivement d'Iroquois⁶⁵ (jusqu'à Mattawa), puis d'Amérindiens locaux (entre les missions). Le canot utilisé est ce qu'on appelle un canot du nord. Un tel type d'embarcation est généralement manœuvré par 6 ou 7 *voyageurs*. Entre 1836 et 1847, on constate que des Canadiens sont presque toujours présents dans les équipages, sauf en 1840 (voir le tableau 1). Le reste des équipages est composé d'Autochtones de la région de Montréal (Iroquois ou Algonquins), ou de guides amérindiens recrutés entre les différentes missions. Parmi les Canadiens qui ont pu être identifiés avec certitude, citons : en 1836 : Joseph Dabain et Henry Ladouceur ; en 1837 : Jean-Baptiste Sabourin, Joseph Beuparlant, Timothé Réaume, Alexis Benoît, Paschal Paul et Pierre Barbier ; en 1838 : Paschal Paul ; en 1839 : André Carrières ; en 1841 : Hyacinthe Proux, Félix Guille, Joseph Latreille et Hilaire Martin ; en 1844 : Pierre Chalifour et Élie Proulx ; en 1845 : Pierre Chalifour et Antoine Gaspé (probablement métis) ; en 1847 : Jean-Baptiste Langevin ; en 1849 : Lévis [?] Marinier ; en 1860 : Camille Beaudoin⁶⁶.

Parmi ces hommes de canot, on retrouve toujours un gouvernail (placé à l'arrière), un guide (placé à l'avant) et de simples payeurs au centre (on dit « nageurs », ou « milieux » à l'époque). En plus de « nager » en canot, ils doivent entretenir celui-ci, préparer les campements et cuisiner le soir venu. Certains occupent aussi la fonction d'interprète pour les missionnaires, alors que d'autres sont aussi engagés à titre d'ouvriers spécialisés.

La fonction de guide est très importante, car sans guide il peut être très ardu de se rendre à destination sur les dangereux cours d'eau de la région. Sur l'ensemble des guides mentionnés par les prêtres dans leurs récits, seuls deux Canadiens sont identifiés. Il s'agit de Joseph Dabain (en 1836) et de Jean-Baptiste Sabourin, *voyageur* d'expérience résidant en face de la mission du Lac des Deux-Montagnes. Celui-ci sert de guide en 1837, jusqu'à Témiscamingue seulement, ne connaissant pas la route pour se rendre à Abitibi⁶⁷. C'est probablement encore Sabourin ou Dabain qui guide l'année suivante⁶⁸. Le père Bellefeuille se satisfait de son guide en 1837, lorsque celui-ci réveille les missionnaires en pleine nuit afin qu'ils quittent le campement, menacé par la chute d'un grand pin en feu. Une fois tout l'équipage dans le canot, l'arbre géant s'effondre à l'endroit où la tente était montée⁶⁹. Le guide de 1846 est peut-être aussi canadien⁷⁰. Pour ce qui est des autres années, il est

65. A.M. Garin, *op. cit.*, p. 2-3.

66. D'après les données recueillies dans l'ensemble des récits des missionnaires et des différents registres de baptêmes, mariages et sépultures [désormais B-M-S].

67. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 39 ; Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 19, 45.

68. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840a, *op. cit.*, p. 76, 86.

69. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 30.

70. J.N. Laverlochère, 1847, *op. cit.*, p. 82.

le plus souvent autochtone⁷¹, généralement un Algonquin du Lac des Deux-Montagnes, ou un Amérindien local pour les trajets entre les missions de l'intérieur des terres.

Tableau 1
Composition des équipages au départ des canots pour les missions de
Témiscamingue, Abitibi et le secteur du Grand Lac, de 1836 à 1847⁷²

Année	Nb de voyageurs canadiens	Nb de voyageurs autochtones	Nb total d'hommes, excepté les missionnaires	Présence de travailleurs spécialisés
1836	Au moins 2	n/d	3	1 Guide canadien
1837	5 (6 au retour)	1 1	6 (7 au retour)	1 Guide canadien
1838	Au moins 3	Au moins 1	6	1 Guide canadien probable 2 Ouvriers canadiens probables 1 Catéchiste autochtone
1839	4	3	7	1 Ouvrier canadien
1840	Aucun	6	6	1 Guide/Interprète autochtone
1841	2 probables	n/d	7	1 Guide/Interprète 2 Ouvriers canadiens probables
1841 Grand Lac	Au moins 4	n/d	n/d	1 Guide/Interprète
1842	3	4	7	1 Guide autochtone 3 Ouvriers canadiens probables
1843	2	5	7	1 Guide/Interprète autochtone
1844	Au moins 2	n/d	n/d	n/d
1845	1	6	7	n/d
1846	Au moins 5 probables	n/d	11 (deux canots)	1 Guide 1 Interprète (?) canadien 5 Ouvriers canadiens probables
1847	6	Aucun	6	n/d

71. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 71, 83, 178, 214, 240 ; Charles Poiré, 1843, *op. cit.*, p. 117 ; *Id.*, 1841, *op. cit.*, p. 82, 87 ; Hippolyte Moreau, « Mission du lac Temiskaming. Lettre de M. Moreau à M^{gr} de Montréal », dans *Rapport de l'Association de la propagation de la foi, établie à Montréal*, n° 4, 1842, p. 46 ; Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840a, *op. cit.*, p. 82.

72. Sources : données compilées à partir des comptes rendus des missionnaires, des différents actes des B-M-S des missions catholiques, ainsi que de : Elaine Allan Mitchell, *Fort Timiskaming and the Fur Trade*, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1977 ; Fernand Ouellet et René Dionne, *Journal du père Du Ranquet, S.J. 1843*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 2000 ; Marc Riopel, *Sur les traces des Robes Noires au Témiscamingue. L'implantation du catholicisme sur les rives du lac Témiscamingue*, Val d'Or, Société d'histoire du Témiscamingue, 1991.

La fonction d'interprète est peu importante pour les missions d'Abitibi-Témiscamingue. Comme la plupart des missionnaires qui dirigent les expéditions parlent couramment une langue algonquienne, on a peu recours à des *voyageurs* recherchés pour leur bilinguisme. Un seul Canadien travaillant pour les missionnaires est signalé comme parlant l'algonquin, et il n'est pas certain qu'il fût engagé à titre d'interprète⁷³. Les interprètes signalés ailleurs sont soit autochtones, soit d'origine non mentionnée⁷⁴. Même pour les prêtres ne maîtrisant pas encore bien la langue, il semble que cet obstacle soit le moindre des maux. Citant l'abbé Moreau, Du Ranquet fait remarquer en 1843 que « le missionnaire qui sait médiocrement le sauvage, est mieux écouté quand il parle de religion et même mieux compris que le plus habile interprète⁷⁵ ».

Parmi l'équipage des missionnaires on retrouve parfois des hommes engagés aussi comme ouvriers spécialisés, généralement des charpentiers. Bien qu'un seul, en 1839⁷⁶, soit désigné comme canadien, on peut supposer qu'ils le sont pour la plupart. On en compte deux en 1838, un en 1839, deux en 1841, trois en 1842 et cinq en 1846 (voir tableau 1). La construction des différentes chapelles des missions est leur principale tâche tout au long de cette période. Si ces ouvriers sont nécessaires pour les ouvrages plus complexes, c'est l'ensemble de l'équipage qui est sollicité pour la construction des bâtiments. La première tâche à accomplir pour les *voyageurs* qui arrivent dans une nouvelle mission consiste à couper le bois en forêt et à l'équarrir. C'est ce que font les hommes à Témiscamingue de 1836 à 1838⁷⁷. La chapelle de Témiscamingue exige beaucoup de travail. En 1838, les hommes lèvent le carré avant de partir pour Abitibi, en laissant les deux ouvriers poursuivre le travail⁷⁸. En 1839, le vieil ouvrier engagé spécialement pour la finition de la chapelle fait tout le voyage pour rien, faute de matériaux appropriés sur place. Les autres hommes de l'équipage travaillent alors sur le bardeau⁷⁹. En 1841, deux ouvriers sont occupés à transporter puis à reconstruire la chapelle. Aidés des autres hommes dans cette tâche, ils préparent aussi la construction d'une petite maison-hangar pour les missionnaires. Ces deux ouvriers restent à Témiscamingue pendant que le reste de l'équipage vogue vers les autres

73. J.N. Laverlochère, 1847, *op. cit.*, p. 80.

74. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 71, 83 ; Hippolyte Moreau, « Mission au Grand-Lac », dans *Rapport de l'Association de la propagation de la foi, établie à Montréal*, n° 3, 1841b, p. 32 ; *Id.*, 1840c, *op. cit.*, p. 31.

75. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 71.

76. Charles-Édouard Poiré, *op. cit.*, p. 4-5, 17.

77. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 41, 51 ; « Journal d'une mission faite dans l'Été de 1838... », *op. cit.*, f. 10 ; Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 42.

78. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840a, *op. cit.*, p. 74-76.

79. Charles-Édouard Poiré, *op. cit.*, p. 4-5, 17.

missions durant l'été⁸⁰. À Abitibi, le travail débute en 1839⁸¹. Les progrès sont toutefois lents, à cause des réticences du personnel de la HBC à autoriser cette construction. En 1842, trois ouvriers amenés sur place ne peuvent rien entreprendre pour cette raison⁸². L'année suivante, les missionnaires décident alors de faire construire par leurs hommes une cabane rudimentaire pour servir de chapelle temporaire⁸³. Plus à l'est, on sait que l'équipage des missionnaires de 1843 érige une petite chapelle à Kanikwanakak, loin des postes de la HBC. Soixante arbres sont nécessaires à l'érection du bâtiment⁸⁴.

L'aide à la construction de ces chapelles ne vient pas uniquement des *voyageurs* engagés par les missionnaires. Les responsables de la HBC, après avoir hésité à autoriser la présence d'une telle bâtisse à Abitibi, en raison des idées du gouverneur Simpson, chargent par la suite leurs propres hommes (dont certains *voyageurs* canadiens) de préparer le bois nécessaire. En 1845, ce bois semble prêt. Il a été coupé loin en forêt, équarri, puis charrié en traîneaux à chiens jusqu'au poste. L'année suivante les hommes de la HBC montent la chapelle avant même que le prêtre et ses ouvriers arrivent⁸⁵. Ceux-ci, au nombre de cinq et composant l'équipage d'un canot entier, ont amené avec eux outils et ferrures, au-delà du portage marécageux de la hauteur des terres, pour travailler à la chapelle d'Abitibi. Comme le gros du travail est déjà fait, les ouvriers se contentent alors de faire le bardeau et la finition intérieure⁸⁶.

Parfois, c'est un engagé de la HBC qui offre spontanément son aide aux missionnaires. Lorsque les abbés Poiré et Moreau arrivent à Abitibi en 1842, le *voyageur* Portelance leur offre bien humblement sa petite maison. Cette hutte de bois, à la toiture couverte de terre, sert de chapelle cette année-là⁸⁷.

Les voyageurs et la vie chrétienne

Quand les missionnaires débarquent à un poste de traite, ils sont généralement bien accueillis par tous : « infidèles », protestants ou catholiques⁸⁸. Le père Laverlochère salue d'abord les employés du poste de Témiscamingue en 1844, avant d'aller voir les Amérindiens rassemblés tout près⁸⁹, signe de l'intérêt que le prêtre porte à l'endroit des engagés de la compagnie.

L'arrivée de prêtres à l'intérieur des terres semble réjouir bon nombre de

80. Hippolyte Moreau, 1842, *op. cit.*, p. 45, 49.

81. Charles Poiré, 1840, *op. cit.*, p. 49.

82. Charles Poiré, 1843, *op. cit.*, p. 117, 119.

83. Hippolyte Moreau, « Mission d'Abbitibbi. Lettre de M. Moreau à M. C. », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec et autres qui en ont ci-devant fait partie*, n° 6, 1845, p. 113.

84. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 230-231.

85. J.N. Laverlochère, 1846, *op. cit.*, p. 456 ; Id., 1847, *op. cit.*, p. 77-78.

86. *Ibid.*, p. 77.

87. Charles Poiré, 1843, *op. cit.*, p. 117-118.

88. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 31.

89. J.N. Laverlochère, 1845a, *op. cit.*, p. 258.

voyageurs habitant et parcourant les territoires autochtones depuis parfois de très nombreuses années sans interruption. Lors des cérémonies de plantation de la croix, tenues lorsqu'une nouvelle mission est fondée, chaque Canadien, engagé par les missionnaires ou par la HBC, vient assister à l'événement⁹⁰. Au Grand Lac en 1838, on note la présence de ces engagés « et d'un bon nombre d'infidèles qui ont adoré la Croix avec nous »⁹¹. Certains semblent particulièrement touchés :

Cette croix faisait encore la consolation des canadiens du lieu [Témiscamingue]. Entr'autres, un vieillard nommé Cartier, en jetant des regards pleins de foi et de tendresse, sur ce bois précieux, ne savait comment exprimer sa joie et sa reconnaissance. « Depuis si long-temps, s'écriait-il souvent, en regardant la croix, que nous sommes comme des infidèles sans temple, sans autel, sans aucun signe de salut! En voici pourtant un, qui va nous rappeler ce que nous sommes! » Sa dévotion pour le mystère de la croix ne se borna pas à ces démonstrations sensibles. On le voyait à cœur de jour au pied de cet objet sacré. Il semblait y avoir fixé sa demeure. Ce bon priant est un ancien voyageur, natif de St. Ours, dont la compagnie prend soin. Il prétend avoir 96 ans. Depuis longtemps il sollicitait ses bienfaiteurs de le laisser descendre pour arranger les affaires de sa conscience. Maintenant qu'il a eu le bonheur de voir les missionnaires, il attend en paix que Dieu décide de son sort. Il était encore frais et alerte. S'il vivait encore quelque temps, il pourrait avoir le bonheur de prier dans la chapelle qui y sera bientôt parachevée⁹².

Loin d'avoir renié leur religion, plusieurs *voyageurs* ont probablement parlé du Dieu chrétien et des prêtres à leurs amis ou collègues autochtones, et ce depuis longtemps avant l'arrivée des premiers missionnaires en 1836. Le père Dupuy relate « la haute opinion que leur ont donnée des ministres de Dieu les voyageurs qui ne leur en parlent que comme des envoyés du grand maître, et des vengeurs de toutes les iniquités, qui se commettent⁹³ ». Malgré cette diffusion du catholicisme pré-missionnaire bénéfique aux yeux de Dupuy, celui-ci ne manque pas de rappeler que les *voyageurs* manquent par contre de vocabulaire précis en langue algonquine pour pouvoir bien instruire les « infidèles »⁹⁴. Bellefeuille, quant à lui, n'hésite pas à recommander au *voyageur* Cahier d'instruire sa femme amérindienne à la rivière Dumoine, en 1836, pour la préparer au baptême⁹⁵. D'autres *voyageurs* peuvent aussi porter avec eux des objets symbolisant leur foi, tel cet engagé de la HBC qui possède une illustration sur papier des différentes formes de péchés. Voyant cela, le

90. « Actes des B-M-S des missions sauvages, 1836-1842 », 2 vol. Archives du Diocèse de Pembroke (ADP), [sans cote], vol. 1, f. 37, 72 ; vol. 2, f. 14b ; Hippolyte Moreau, 1841a, *op. cit.*, p. 24.

91. « Actes des B-M-S des missions sauvages... », *op. cit.*, vol. 1, f. 72.

92. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 50-51.

93. *Ibid.*, p. 40-41.

94. *Ibid.*, p. 36.

95. *Loc. cit.*

métis Rocheblave en demande un semblable à l'abbé Moreau de passage en 1843⁹⁶. Malgré l'arrivée d'un ministre protestant à la baie James huit ans auparavant, le père Laverlochère nous décrit un Canadien établi là-bas, qui avait conservé sa foi intacte tout ce temps⁹⁷.

Pour les *voyageurs* qui ont délaissé depuis longtemps leurs pratiques religieuses, l'apparition inattendue de prêtres semble raviver quelque chose de puissant : « Non, la foi du Canadien, dans quelque région qu'il se trouve, n'est pas éteinte ; elle n'est qu'assoupie, et se ranime dès qu'elle est excitée !⁹⁸ ». L'absence prolongée de prêtres est pour le père Bellefeuille la cause de ce regain de ferveur religieuse : « [...] la privation des secours de la religion semble avoir fait comprendre d'avantage [*sic*] à quelques-uns son prix et sa nécessité⁹⁹ ». Comme le fait un autre à Abitibi en 1846¹⁰⁰, un engagé au poste du Lac à la Truite démontre toute sa joie en 1839 :

Oui, s'écriait un vieillard, qui, depuis très longtemps, n'avait pas vu, ou n'avait pas voulu voir de prêtres, oui, nous sommes heureux, nous aussi ; J.-C. vient nous chercher jusque dans ces lieux reculés. Cette Croix me rappellera sans cesse que je suis chrétien, voilà ce qui me consolera dans mes peines ; c'est ici, oui, c'est au pied de cette Croix que je veux prier et penser désormais à mon salut. Ce bon vieillard que l'on nous avait dit, par avance, devoir se cacher et refuser de nous voir, touché, sans doute, de la grâce, fit un retour sur lui-même, et ne perdit pas un instant du temps que je pus lui donner pour l'instruire ; il me demanda quelques petits objets religieux qui pussent l'aider à servir Dieu pendant l'année, et m'annonça avec conviction que, si Dieu lui donnait encore la vie, il descendrait, une autre année, avec nous pour s'instruire des vérités de la foi et travailler à son salut le reste de ses jours¹⁰¹.

Sans vouloir tenter de trancher la part d'exagération du prêtre dans tous ces propos rapportés, nous interprétons les « conversions » canadiennes comme des retours nostalgiques à la vie de jeunesse de ces hommes exilés loin de leur famille depuis parfois plusieurs années, voire plusieurs décennies. Quoi qu'il en soit, les « conversions » des *voyageurs* canadiens se font aux yeux des Autochtones encore « infidèles », rassemblés aux postes de traite pendant la mission.

Même si les exercices religieux sont censés se faire sur le lieu des missions, les prêtres n'hésitent pas à offrir leurs services aux catholiques établis

96. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 206.

97. J.N. Laverlochère, 1849, *op. cit.*, p. 45.

98. *Id.*, 1847, p. 91.

99. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 42.

100. J.N. Laverlochère, 1847, *op. cit.*, p. 90-91.

101. Hippolyte Moreau, 1841a, *op. cit.*, p. 24.

le long du parcours. Se rapportant à sa rencontre avec deux Canadiens établis près de Mattawa, Du Ranquet note que « pour ces braves gens comme perdus dans ces déserts, le passage d'un canot venant de Montréal, et surtout le passage des missionnaires, fait époque dans l'année¹⁰² ». Les missionnaires s'arrêtent parfois spécialement pour instruire ou donner des sacrements aux enfants métis des responsables canadiens de petits avant-postes de la HBC, comme à la rivière Dumoine en 1843, ou à Kakeepaugan en 1863¹⁰³.

Les prières et autres exercices religieux sont faits tant dans le canot des missionnaires que sur le lieu des missions. Les prières se font dans toutes les langues parlées par l'équipage : français, algonquin ou iroquois¹⁰⁴. Des messes et prières sont spécialement données à l'intention des Canadiens de l'équipage et des postes de traite¹⁰⁵. L'abbé Moreau décrit une journée typique de mission comme comportant le soir des prières et des instructions en français pour les Canadiens¹⁰⁶. Même lorsque les pères sont trop occupés auprès des Autochtones, à Abitibi en 1843, le frère Jenesseaux qui les accompagne prend la peine de faire pour les Canadiens une prière du soir, accompagnée d'une lecture¹⁰⁷. Certains *voyageurs* plus pieux entraînent leurs compagnons à venir prier, comme Joseph Cartier à Témiscamingue¹⁰⁸. Très souvent, les *voyageurs* participent à la mission en se confessant, en priant, en communiant, ou en écoutant les instructions¹⁰⁹.

Parmi les sacrements que le prêtre est amené à célébrer, plusieurs le sont pour les *voyageurs* et leurs familles. Le baptême des enfants métis de ces derniers influence peut-être les Autochtones à accepter la même chose pour les leurs. En 1836, l'enfant métis de Cahier et de sa femme Wejigabawitch est baptisé avant elle, pour laquelle le rite est remis à plus tard¹¹⁰. Les registres des missionnaires entre 1836 et 1863 nous permettent de compter au moins 28 baptêmes d'*enfants* métis de *voyageurs* canadiens pendant cette période, en Abitibi-Témiscamingue¹¹¹. Plusieurs *voyageurs* servent aussi de parrains

102. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 152.

103. *Ibid.*, p. 147 ; F.X. Délage, « Mission du St. Maurice. Lettre du R. P. Délage, missionnaire Oblat de Marie, à Monseigneur J. E. Guigues, Évêque d'Ottawa, Provincial de la même Congrégation », dans *Rapport sur les missions du Diocèse de Québec et autres missions qui en ont ci-devant fait partie*, n° 16, 1864, p. 72-73.

104. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 149-150.

105. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 42 ; Charles-Édouard Poiré, *op. cit.*, p. 9.

106. Hippolyte Moreau, 1841a, *op. cit.*, p. 26.

107. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 207.

108. Louis Charles Lefebvre de Bellefeuille, 1840b, *op. cit.*, p. 42-43.

109. *Ibid.*, p. 42, 52, 55, 61 ; Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 152, 202, 207 ; Charles Poiré, 1840, *op. cit.*, p. 60 ; *Id.*, 1843, *op. cit.*, p. 118 ; J.N. Laverlochère, 1847, *op. cit.*, p. 90-91.

110. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 36.

111. « Registre des Baptêmes 1843-1864. Abitibi-Témiscamingue et missions Est en Ouest Ontario vers Mauricie », [s.d.a] [copie], BANQ-AT, Dossier Missions A.-T. IM-27 ; « B-M-S mission de Témiscaming 1853-1866 », [s.d.d] [copie], BANQ-AT, Dossier Missions A.-T. [sans cote] ; « Actes des B-M-S des missions sauvages... », *op. cit.*

pour les baptêmes de métis ou d'amérindiens. On dénombre au moins 32 actes de baptêmes entre 1836 et 1842 qui citent un *voyageur* comme parrain. Celui qui joue ce rôle le plus souvent est Joseph Dabain, au service du père Bellefeuille en 1836, où il est parrain six fois dans les missions d'Abitibi-Témiscamingue¹¹². En ce qui concerne les mariages, des *voyageurs* sont cités 22 fois comme témoins entre 1836 et 1842. Nombre de mariages impliquent aussi directement un *voyageur* canadien (engagé à la HBC ou libre). On en compte au moins 9 entre 1836 et 1863¹¹³. Bien sûr, ces données n'incluent pas les unions contractées « à la façon du pays », telles qu'elles furent longtemps pratiquées sur le territoire. En 1842, un *voyageur* réussit même à convaincre sa compagne métisse protestante d'abjurer et de l'épouser devant les prêtres catholiques, à Abitibi. Malgré le mécontentement de la belle-famille, cet engagé part avec la nouvelle mariée pour s'établir plus au sud¹¹⁴. Bien que de nombreuses sépultures de *voyageurs* aient dû être bénites par le prêtre en Abitibi-Témiscamingue, une seule a été retrouvée dans les registres, soit celle du vieux Joseph Cartier en 1837, à Témiscamingue. Des *voyageurs* sont toutefois cités comme témoins lors de cérémonies de sépulture à trois reprises entre 1836 et 1842¹¹⁵. Lors de la mise en terre d'un Amérindien mort à la mission du Grand Lac en 1843, un Canadien employé par les missionnaires aide ses compagnons autochtones à creuser la fosse. Un engagé du poste, sans doute Portelance, demande à son supérieur l'autorisation de construire un cercueil pour le défunt. Tous les Autochtones du lieu observent alors ce rite pour la première fois¹¹⁶. Les *voyageurs* n'attendent toutefois pas la venue des premiers missionnaires pour observer le rite chrétien de la sépulture. Depuis très longtemps, ils ont la tradition de planter une croix près des endroits où leurs confrères se sont noyés, le long des rivières¹¹⁷. Ainsi, les sacrements donnés par le prêtre aux *voyageurs*, aux membres de leurs familles, ou encore les sacrements donnés aux Amérindiens et impliquant des *voyageurs* comme témoins ou parrains, aident les missionnaires à exercer leur ministère en « terres infidèles ». Un terreau propice à l'exercice des sacrements est déjà en place.

Ces cas où le *voyageur* canadien se substitue au prêtre pour accomplir un rite catholique (les croix le long des rivières) ne semblent pas être une pratique isolée. Le père Du Ranquet mentionne en 1843 que les Canadiens

112. *Ibid.*

113. *Ibid.* ; « Maniwaki 1843-1864 » [Registres paroissiaux], [s.d.b] [copie], BANQ-AT, Dossier Missions A.-T. [sans cote] ; « Mariages Abitibi-Témiscamingue etc. 1843-1884 », [s.d.c] [copie], BANQ-AT, Dossier Missions A.-T. IM-183.

114. Charles Poiré, 1843, *op. cit.*, p. 118.

115. « Actes des B-M-S des missions sauvages... », *op. cit.*

116. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 227.

117. *Ibid.*, p. 150 ; Carolyn Podruchny, *op. cit.*, p. 80-81.

présents à l'intérieur des terres agissent souvent comme des prêtres suppléants aux yeux des Autochtones devenus catholiques :

Dans l'absence du prêtre, ils [les Autochtones] prient ordinairement le plus ancien des Canadiens au poste de faire la sépulture. Ceux-ci se prêtent avec religion et charité à cet office de piété chrétienne. Ils se montrent fermes à rejeter toute pratique évidemment superstitieuse. Un, à Abitibi, saisi d'indignation en voyant que les sauvages voulaient mettre un chien dans la tombe d'un de leurs morts, le prit et le jeta dans le lac¹¹⁸.

En plus de pratiquer un rite conformément au dogme catholique, le *voyageur* dépeint par Du Ranquet se présente même ici comme s'opposant directement aux pratiques mortuaires traditionnelles des Amérindiens. Des Canadiens au service de la HBC ont aussi pu ondoyer des Autochtones en l'absence de prêtre. Une femme nommée Omasinakkamikokwe, femme de Joseph Lavallée (engagé au poste du Grand Lac), est dite ondoyée en 1838¹¹⁹. Il est impossible de déterminer si son mari a pu accomplir ce rite par sa propre initiative. Cela s'avère néanmoins tout à fait plausible, puisque cette pratique est attestée chez un Algonquin du Lac des Deux-Montagnes qui avait ondoyé, avec l'approbation des prêtres, une Amérindienne Tête de Boule du Lac à la Truite¹²⁰. Certains Canadiens, désirant contracter un mariage davantage conforme au catholicisme, prennent la peine de faire rédiger un contrat en bonne et due forme, en attendant la venue éventuelle du prêtre. Alexandre Morran et Marie Pinekijokokwe sont ainsi mariés par le missionnaire en 1839, près de Mattawa, après avoir déjà été « liés ensemble par une convention faite par écrit devant le commis et un témoin¹²¹ ». Dans le même secteur, deux ans plus tôt, Narcisse Laurion (au service de la HBC) et Marie Cécile McDonnell dite Mawishk voient leur mariage réhabilité par le père Bellefeuille. Ils avaient eu deux enfants, à la suite d'un « mariage par un contrat civil¹²² ». Ces contrats ont probablement été rédigés par les commis lettrés des différents postes de la HBC. Ne se limitant pas à la simple acceptation des sacrements catholiques, le *voyageur* canadien met donc parfois en place des mécanismes palliant à l'absence du prêtre.

L'influence de la descendance métisse des voyageurs d'Abitibi-Témiscamingue

Les *voyageurs* canadiens ont, depuis longtemps déjà au XIX^e siècle, laissé une descendance métisse en Abitibi-Témiscamingue. Les sources sont peu

118. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 227-228.

119. « Actes des B-M-S des missions sauvages... », *op. cit.*, vol. 1, f. 70a-70b.

120. *Ibid.*, vol. 2, f. 14b-15a. Deux autres exemples de ce genre sont donnés en f. 13b.

121. *Ibid.*, vol. 2, f. 1a-1b.

122. *Ibid.*, vol. 1, f. 26b-27a.

loquaces quant à l'influence de cette descendance sur l'adoption du catholicisme chez leurs frères autochtones. Plusieurs indices laissent pourtant croire que les métis de souche canadienne ont aussi favorisé le travail des missionnaires¹²³.

Le père Bellefeuille parle à plusieurs reprises des métis de la région dans ses écrits. Dans son journal de voyage manuscrit de 1838, on retrouve ce passage plutôt évocateur : « Et dans tous ces différents Postes il y a des métifs descendants de Voyageurs ou Commis ou Bourgeois Canadiens ou Ecossois pour la plus part. Ces métifs sont ordinairement plus intelligents que les autres¹²⁴ ». La notion d'intelligence comprise par le missionnaire nécessite certes une explication. On pourrait avancer qu'il considère ici les Autochtones d'origine mixte comme plus aptes à comprendre et à adopter la religion des Canadiens.

Les métis canadiens expriment leur adhésion au catholicisme de diverses façons. Tout d'abord, par le baptême. Certains n'attendent pas la venue des premiers prêtres en 1836. Ainsi, le métis nommé Campion, présent au Fort Témiscamingue dans les années 1820, est qualifié d'ondoyé en 1836, date à laquelle il serait mort¹²⁵. Entre 1836 et 1863, au moins 39 baptêmes tirés des registres des missionnaires concernent des enfants ou des adultes métis, dont les pères, grands-pères ou ancêtres plus lointains étaient des *voyageurs* canadiens¹²⁶. Lors de leur passage à Mattawa en 1836, les prêtres mentionnent comme seuls communiant la femme amérindienne et le fils métis du traiteur Jean-Baptiste Perrault, en route vers le lac Supérieur. Trente à quarante personnes assistaient pourtant à la messe, Eurocanadiens et Autochtones confondus¹²⁷. Le *voyageur* saisonnier métis nommé Rocheblave, quant à lui, fait état à l'abbé Moreau en 1843 de sa volonté d'encourager la tempérance parmi l'équipage amérindien de sa brigade de canots, se dirigeant à la baie James pour le compte de la HBC. On lui attribue même le mérite de maintenir ses compagnons dans un état de piété tout le long de leur voyage¹²⁸. En fait, le seul témoignage trouvé faisant état d'une réaction négative face au missionnaire, de la part d'un métis, est rapporté par Du Ranquet à l'embouchure

123. Ce constat est généralement celui qui est fait en ce qui concerne les métis de la région des Grands Lacs. Voir : Jacqueline Peterson, « Red River Redux. Métis Ethnogenesis and the Great Lakes Region », dans *Contours of a People. Metis Family, Mobility and History* sous la direction de Nicole St-Onge, Carolyn Podruchny et Brenda Macdougall (Édit.), Norman, University of Oklahoma Press, 2012, p. 22-58.

124. « Journal d'une mission faite dans l'Été de 1838... », *op. cit.*, f. 6.

125. « Timiskaming Post Journal », 1823-1825, HBCA, Cameron Papers, E.41/38 ; « Actes des B-M-S des missions sauvages... », *op. cit.*, vol. 1, f. 7b.

126. *Ibid.* ; « Registre des Baptêmes 1843-1864. Abitibi-Témiscamingue et missions... », *op. cit.* ; « Maniwaki 1843-1864... », *op. cit.* ; « B-M-S mission de Témiskaming 1853-1866... », *op. cit.*

127. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 37.

128. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 205-206.

de la rivière Dumoine, où il croise l'habitation d'un homme surnommé « le méchant Sauteux », qui fait preuve de la plus grande indifférence au passage du canot des prêtres. Encore n'est-il mentionné que comme métis, sans précision sur son origine française ou britannique¹²⁹. Ce détail pourrait avoir une importance, car les métis de souche britannique ont souvent été décrits, de prime abord, comme se méfiant des prêtres catholiques.

Démontrant un penchant marqué pour l'alcool et des pratiques religieuses peu soutenues, les *voyageurs* canadiens présents en Abitibi-Témiscamingue ne se distinguent peut-être pas nécessairement des autres habitants catholiques du Bas-Canada d'alors. Comme ces engagés passent de longues années loin des prêtres, il est normal que les comportements qui leur sont reprochés s'accroissent avec le temps, en l'absence d'autorité religieuse. Sans renier leur foi, ils demeurent malgré tout catholiques aux yeux de leurs voisins autochtones.

DISCUSSION

La présente recherche fait état de la rencontre de trois acteurs sur un territoire en pleine mutation entre 1836 et 1863 : des Autochtones vivant les derniers jours d'une économie basée sur la traite des fourrures et pratiquant encore une spiritualité qui leur est propre ; des missionnaires catholiques parcourant le territoire en saison estivale afin de convertir ces Autochtones à une nouvelle foi, porteuse d'une idéologie également politique et sociale ; des Canadiens exerçant ou ayant exercé le métier de *voyageur* pour les compagnies pelle-tières et qui servent de pont idéologique entre les deux autres protagonistes.

À travers leurs comportements associés à la consommation d'alcool, à l'impiété ou aux unions libres avec les femmes locales, les *voyageurs* déplaisent grandement aux missionnaires. En revanche, nombreux sont les témoignages de ces mêmes missionnaires relatant les idées ou les actions des *voyageurs* se rapportant de façon positive au catholicisme. L'arrivée des prêtres missionnaires semble de surcroît opérer un changement drastique dans leurs pratiques religieuses, du moins en saison estivale ; les cas de « conversions » de *voyageurs* en font foi. Pour les hivernants ou les hommes libres qui habitent le territoire à l'année, loin de la vallée du Saint-Laurent, aucune autorité ne les oblige en principe à participer à la vie religieuse durant le temps des missions.

En étant directement employés par les prêtres, ou simplement en diffusant le dogme ou les sacrements catholiques, les *voyageurs* font la promotion de la religion des « Blancs » auprès des Autochtones. Comme ces derniers, depuis au moins 150 ans avant l'arrivée des missionnaires, entretiennent des

129. *Ibid.*, p. 148-149.

rapports plutôt fraternels avec les engagés de la traite des fourrures, on ne peut que voir les *voyageurs* qu'en tant qu'intermédiaires facilitant le travail missionnaire en Abitibi-Témiscamingue. Durant la belle saison, au moins une trentaine de *voyageurs* canadiens¹³⁰ peuvent se rassembler au Fort Témiscamingue, poste dont la population autochtone est estimée à 220 âmes en 1836¹³¹ (probablement une centaine d'adultes). Si l'on considère que plusieurs Canadiens sont associés par des liens de parenté aux familles locales, il est aisé de constater que la proportion totale des habitants de la région du Fort Témiscamingue vivant sous l'influence directe ou indirecte du catholicisme est non négligeable à l'arrivée des premiers missionnaires en 1836, puis au cours des décennies qui suivent. Le site du Fort, dépôt de la Hbc dans la région, a ainsi pu agir comme lieu de diffusion important du catholicisme en saison estivale. Plus loin dans le temps, vers 1800, c'est même plus d'une cinquantaine de *voyageurs* qui transitaient au Fort durant l'été. Le cas du poste d'Abitibi est peut-être différent à cet égard. Le nombre plus restreint de Canadiens engagés à cet endroit¹³² pendant la période étudiée n'aurait-il pas joué en défaveur des missionnaires, s'ajoutant en cela aux embûches posées par le gouverneur Simpson ?

Dans son journal de 1843, le père Du Ranquet résume en quelques phrases, et à merveille, le rôle particulièrement contradictoire des *voyageurs* dans l'implantation des missions catholiques en Abitibi-Témiscamingue :

Loin des secours de la religion, parmi les infidèles ou les hérétiques, ils conservent toujours ce don de la foi, cet attachement à leur Église si remarquable chez eux aussi bien que chez le peuple irlandais. Ils parlent partout avec estime et amour de leur religion et de leurs prêtres, et lorsque dans ces pays si éloignés ils rencontrent le missionnaire, tous remarquent l'accueil franchement cordial qu'ils lui font. Mais malheureusement, bien souvent, leur vie ne répond pas à leur foi, et d'eux viennent une bonne partie des scandales les plus funestes aux sauvages. Quelques-uns sont employés pour faire la traite et distribuent des boissons enivrantes ; plusieurs, jetés ainsi hors de toute surveillance, ne gardent presque plus aucune retenue. L'expérience, autant que les occasions de mal faire toujours présentes, porterait à regarder l'état de voyageur et d'hivernant comme incompatible avec la profession de la vie chrétienne¹³³.

130. « Moose Factory Abstracts of Servant's Accounts... », *op. cit.*, B.135/g/24. Ces chiffres tiennent compte des engagés canadiens du district de Témiscamingue en 1840-1841, en plus des quelques hommes libres fréquentant généralement ces territoires, ainsi que des quelques *voyageurs* saisonniers se rendant encore au Fort Témiscamingue à cette époque.

131. J.B. Dupuy, *op. cit.*, p. 43.

132. À titre de comparaison, trois Canadiens hivernent à Abitibi pour la Hbc en 1840-1841 ; un seul en 1836-1837. « Moose Factory Abstracts of Servant's Accounts... », *op. cit.*, B.135/g/20, 24.

133. Fernand Ouellet et René Dionne, *op. cit.*, p. 206-207.

Ce n'est pas tant ici la sincérité de la foi qui est critiquée, mais plutôt des comportements jugés immoraux, en cette époque où alcool, danse et musique sont considérés comme dangereux pour le salut des âmes. Ainsi, en reformulant le discours du missionnaire, on peut conclure que même en tant que « mauvais » catholiques, les *voyageurs* auront quand même diffusé leur religion et favorisé le travail missionnaire avant et pendant l'implantation des missions catholiques chez les Autochtones, préparant le terrain à l'établissement permanent des pères oblats, en 1863, sur les rives du lac Témiscamingue.

CONCLUSION

Les prêtres débarquant dans les postes de traite de la HBC dans le deuxième tiers du XIX^e siècle, afin de fonder des missions catholiques en Abitibi-Témiscamingue, rencontrent des Autochtones qui composent depuis longtemps avec la présence de travailleurs de la traite des fourrures. Ces derniers ont précédé les missionnaires dans la démonstration de la foi catholique en territoire amérindien. Leur façon d'envisager le catholicisme est certes différente de celle des prêtres. Ils ont de surcroît été eux-mêmes exposés à la spiritualité autochtone. Toutefois, nous observons une tendance forte vers une diffusion conjuguée du catholicisme de la part des missionnaires et des *voyageurs* canadiens durant le temps des missions. Les conversions autochtones, ne serait-ce que de façade, ont bien pu, en partie, être reliées à l'attitude générale des Canadiens qui leur sont parfois apparentés.

En revanche, plusieurs questions restent encore en suspens. Par exemple, certaines données que nous avons compilées, dans le cadre d'une recherche en cours portant sur la présence des *voyageurs* en Abitibi-Témiscamingue, font état de plusieurs unions entre *voyageurs* et femmes autochtones (donnant parfois naissance à des enfants métis) qui sont absentes des registres missionnaires. S'agit-il d'une simple lacune dans les sources documentaires religieuses, ou est-ce une réalité délibérément cachée au missionnaire de la part de *voyageurs* plus réticents à renouer avec le catholicisme ? Dans le même ordre d'idée, on serait en droit de se questionner sur les motivations cachées derrière l'expression de la foi catholique chez les *voyageurs* durant le temps des missions estivales. Désiraient-ils, à l'instar de certains Autochtones, plaire au missionnaire lors de son passage, tout en conservant leur propre système de références spirituelles en son absence¹³⁴ ? C'est la question de l'ampleur relative du syncrétisme religieux qui est ici posée. Même en affirmant que les *voyageurs* ont contribué à convertir les Autochtones au catholicisme, nous nous gardons bien de prétendre connaître à ce jour les croyances réelles de

134. Claude Gélinas, 2003, *op. cit.* Gélinas présente les Atikamekw comme capables de conserver leurs croyances traditionnelles tout au long de l'année, tout en adhérant au catholicisme, de façon plus ou moins sincère selon les individus, lors des missions estivales.

ces Canadiens en l'absence du prêtre, soit durant la plus grande partie de l'année. Il se peut qu'un certain syncrétisme religieux, décrit par les historiens Podruchny et Havard, ait survécu bien après les premières missions. Quant au rôle potentiellement important joué par les descendants métis des *voyageurs*, il reste à être exploré plus en profondeur. Les individus d'origine mixte constituent certes une population distincte de la main-d'œuvre de la traite des fourrures issue de la vallée du Saint-Laurent et ont probablement adopté des comportements également distincts face à la religion. La conversion rapide au catholicisme de nombreux métis de souche britannique en Abitibi-Témiscamingue est à ce titre une question qui mérite d'être fouillée.

Longtemps dépeints comme des ennemis de la religion, les *voyageurs* donnent, à tout le moins dans l'Abitibi-Témiscamingue du XIX^e siècle, l'impression d'avoir comblé le fossé entre chasseurs autochtones animistes et prêtres missionnaires catholiques. L'importance de ce pont ne saurait être négligée dans notre compréhension des sociétés autochtones et eurocanadiennes de l'Abitibi-Témiscamingue, voire de tout le Moyen-Nord québécois et ontarien.